

Mission Chari-Lac Tchad

1902-1904

L'Afrique Centrale Française

RÉCIT DU VOYAGE DE LA MISSION

PAR

AUGUSTE CHEVALIER

DOCTEUR ÈS-SCIENCES

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

APPENDICE PAR

**MM. PELLEGRIN, GERMAIN, COURTET, PETIT
BOUVIER, LESNES, DU BUYSSEN, SURCOUF**



PARIS

AUGUSTIN CHALLAMEL, ÉDITEUR

17, RUE JACOB, 17

Librairie Maritime et Coloniale

1907

J.A.

trop dure : nous n'avons pas découvert, comme on nous l'avait fait espérer, un lac semblable au lac Iro, mais nous avons reconnu un complexe de marigots et d'étangs, intéressant par son absolue similitude avec ceux du Niger moyen, entre Mopti et le lac Débo.

Malheureusement, ce pays, le Dar Goulla, est loin d'égaler en richesse le Macina. Sans doute le riz viendrait à merveille sur ces terres périodiquement inondées, mais il n'est même pas connu. Les cultures se bornent au mil, aux haricots, à divers légumes, au coton avec lequel les habitants tissent eux-mêmes la bande d'étoffe qui les ceint. Point de troupeaux, en raison de la présence de la mouche Boguéné, analogue à la tsé tsé (1) ; pas de lianes à caoutchouc. L'ivoire serait le seul produit exportable ; les éléphants semblent fréquents si l'on en juge par les empreintes, mais on sait combien le commerce de l'ivoire est passager et aléatoire. Quant à la puissance d'achat des indigènes, que peut-on proposer à une misérable population de pêcheurs presque nus, dont le seul luxe est l'échange de quelques colliers de grosses perles bleues contre les vivres nécessaires aux caravaniers du Dar Sila ? C'est visiblement un pays en décadence. Autrefois, dit-on, ils habitaient des villages sur pilotis et leurs pirogues sillonnaient les étangs dont le poisson était le principal aliment. Mais cet habitat lacustre ne les a point mis à l'abri des razzias de leurs puissants voisins, les Roungas et les Karas, qui chaque année leur enlèvent des femmes et des enfants pour les emmener en captivité. Avec leurs sagacés, qu'ils forgent eux-mêmes, ils n'ont pu résister à ces pillards armés de fusils. De là l'abandon des villages, l'émettement en groupes de deux ou trois familles qui se cachent en un coin de la brousse pour tenter quelque culture : toute agglomération serait immédiatement anéantie.

Sur le point de disparaître, les Goullas se sont mis sous la protection de Senoussi, mais cette protection, nous le savons trop, ne peut s'appeler que la régularité dans l'oppression la plus écrasante ; d'autre part Ndellé est trop loin pour les défendre des incursions des Dar Four. L'installation d'un poste français sauverait ce qui reste de ces malheureux.

(1) Les Arabes du Dar-Sila perdraient, au passage de cette zone marécageuse infestée par la Boguéné, le tiers du bétail et des chevaux qu'ils conduisent à Ndellé. (D'après le capitaine JULIEN).

Un poste français au Mamoun, outre qu'il protégerait les habitants, permettrait d'entraver très sérieusement la traite des esclaves qui se fait toujours très activement, comme personne ne l'ignore, dans nos possessions de l'Afrique centrale. Les caravaniers ouadaïens qui entretiennent ce commerce passent en effet au Dar Goulla tout près de Gosso, pour se rendre au Dar Kreich et chez les sultans Bangassou, Rafaï-Ethman et Zémio. Le jour où la route sera barrée aux trafiquants arabes qui vivent de ce commerce, par les Anglais sur toutes les routes du Dar Four, par nous depuis le Tchad jusqu'au Mamoun en gardant tout le cours du Koumara, l'exportation des esclaves de l'Afrique centrale vers le Ouadaï et le Sahara oriental sera près de disparaître. L'installation d'un poste se ferait sans aucune résistance, mais on ne pourrait pas au début ravitailler ce poste, sauf toutefois par le Koumara ou le Boungoul qui peuvent être remontés par des baleinières ou des pirogues en hivernage. Le poste pourrait en outre étendre ensuite son influence au Dar Rounga, au Dar Fongoro, à la partie orientale du pays des Karas et au pays des Youlous.

Le 21 mars, à 4 heures de l'après-midi, nous avons quitté le village de Gosso pour reprendre le chemin de Ndellé et nous sommes allés camper à l'étang de Ni où Aïssa devait nous quitter pour aller à Agouaré chez Maï-Douka, chercher des bœufs pour le sultan Senoussi. De l'étang de Ni, nos guides nous firent prendre une route différente; nous longeâmes pendant un certain temps un bras marécageux nommé Kouyane faisant communiquer le Koumara avec le Boungoul et le soir nous arrivions au Boungoul. Pendant ce trajet un de nos Sénégalais fit un superbe coup de fusil en tuant deux énormes antilopes avec la même balle, à la grande joie de nos porteurs qui allaient faire, chose qui leur arrive rarement, un substantiel repas de viande fraîche. Un peu plus loin nous rencontrons un couple de rhinocéros qui, surpris, s'apprêtent à nous charger, ce qui jette la panique parmi nos porteurs. Fort heureusement il n'en fut rien et les porteurs remis de leur émotion viennent reprendre leurs charges qu'ils avaient jetées en toute hâte pour fuir au plus vite.

Notre campement était à peine installé au bord du Boungoul que nous vîmes arriver une caravane composée d'une dizaine d'Arabes armés de lances, une quinzaine de convoyeurs, 3 ânes, 12 bœufs et 8 moutons. Cette caravane venait de Kouga et était envoyée à Ndellé par le sultan Adem au sultan Senoussi.

Le lendemain 23 mars, après la traversée du Moussoubourta un peu en aval du point où nous l'avions traversé en allant, nous suivons un bras marécageux, nommé Boua, faisant communiquer le Moussoubourta avec la Tété. La caravane de la veille qui avait cheminé avec nous resta pour camper auprès du Moussoubourta. Quant à nous, comme nous voulions le soir même atteindre la Tété, nous nous remîmes en marche aussitôt le déjeuner.

Auprès du Moussoubourta nous avons rencontré un campement de gens d'Akoulousoulba se livrant à la chasse de l'hippopotame et qui avaient été assez heureux pour tuer un de ces animaux. C'était vraiment fête pour eux et auprès de leurs abris en paille ils faisaient boucaner, en grandes janières, la viande de cet animal. Après une dure étape, où nous fûmes continuellement assaillis par les mellipones, nous atteignîmes enfin la Tété à la nuit tombante.

Le lendemain 24 mars, au lever du jour, nous assistâmes aux ébats d'une bande de singes qui, sans s'effrayer outre mesure de notre présence, jouaient dans les quelques arbres bordant la rive opposée.

Nous partons pour Akoulousoulba à 6 h. 25. A 8 kilomètres environ à vol d'oiseau avant d'atteindre ce village, nous rencontrons une grande grotte dont l'ouverture est au ras du sol. Cette grotte ayant environ 8 mètres de profondeur n'était habitée que par des chauves-souris.

Le 25 mars, nous campions à Koundé et de là nous gagnons Mansaka par Ndélou, point très connu des caravaniers, et Djalmada. A Djalmada, par suite du manque d'eau, le village était momentanément abandonné. Les cases avaient été découvertes et nous n'y trouvâmes qu'une bande de cynocéphales qui s'empressèrent de prendre la fuite à notre approche. Les habitants du village étaient campés à quelques kilomètres en aval le long du ruisseau.

Le soir nous arrivions à Mansaka et le lendemain 27 mars nous étions de retour à Ndellé.

IV. — DE NDELLÉ À NGARA ET AU BAMINGUI

De Ndellé pour gagner Fort-Archambault nous aurions voulu que Senoussi nous fit conduire par le Djangara et l'Aouk (Boungoul), mais il nous fut impossible d'obtenir cela du sultan et pendant plus de quinze jours tous nos efforts furent vains. La razzia qu'Adem avait été